

# De l'homme dans les rouages – sur *Dernier travail* de Thierry Beinstingel

Par Virginie Bloch-Lainé  
CRITIQUE LITTÉRAIRE

Ancien DRH d'un grand groupe de télécommunications, Thierry Beinstingel documente, roman après roman, l'univers de l'entreprise. Avec, en arrière-plan, un procès qui ressemble furieusement à celui qui vient de voir France Telecom condamné en appel pour « harcèlement institutionnel », *Dernier travail* prend pour véritable objet le langage.

Au début, Thierry Beinstingel pose les personnages et le décor. Le lecteur s'emmêle un peu les pinceaux entre « Fufu », Vincent, Bernard, Francis et les autres. Certaines scènes se passent dans un bois, d'autres dans le bureau d'une entreprise, d'autres encore dans une maison où vivent une mère et sa fille âgée d'une vingtaine d'années. L'homme de la maison, Bernard, s'est suicidé il y a douze ans sur son lieu de travail. Il était ingénieur méthodes. Que s'est-il passé ? Identifier qui est qui, et qui fait quoi nécessite quelques pages. C'est normal et c'est bien ainsi : *Dernier travail* commence par être confus, de la même manière qu'est embrouillé l'esprit du personnage principal, Vincent, DRH dans la grande entreprise qui employait Bernard.

Vincent avait beau être salarié de cette « boîte » du CAC 40 au moment du suicide, il était, alors, bizarrement absent au drame, un peu ailleurs, enfermé dans la langue et le monde des DRH. Le texte dénoue des fils au fur et à mesure qu'il progresse. Il dissipe la brume. Dans trois mois, lorsque Vincent sera à la retraite, il aura une certaine idée de l'entreprise qu'il quitte ; il aura compris et admis, à regret, « la course du monde et son infatigable travail. » *Dernier travail* est un roman excellent et plutôt pessimiste que la bonté des uns et des autres empêche d'être désespérant.

Vincent prépare son départ lorsqu'un ancien collègue lui demande un ultime service : accepterait-il d'aider Eve, la fille de Bernard, à être embauchée dans une boutique de

téléphonie appartenant à l'entreprise où Bernard s'est donné la mort ? Eve a toutes les compétences demandées, mais si Vincent pouvait mettre le dossier de la jeune femme sur le haut de la pile, ce serait merveilleux. Eve et sa mère ont besoin de bonnes nouvelles, la vie ne les a pas ménagées. Vincent est d'accord, et prévient ceux chargés de recruter Eve. Il fait les choses délicatement, sans autoritarisme, sans jouir ni abuser de son pouvoir ; ce n'est pas du tout son genre.

On sent tout de suite que Vincent est quelqu'un de calme et de bien. Il n'a pour ainsi dire pas connu Bernard car il est entré dans l'entreprise l'année où l'ingénieur s'est tué. Ils ont partagé un repas dans une brasserie avec d'autres collègues, c'est tout. Vincent réalise maintenant seulement que sa mort volontaire annonçait la « crise de suicides », la « spirale » qui a sévi deux ans plus tard dans l'entreprise à une époque où « les disgrâces étaient fréquentes ».

**Habité d'humanité, grave, sans clichés, elliptique quand il le faut, classique dans sa forme, le roman a pour sujet le langage, les mots qui tuent et les mots justes.**

Les salariés, y compris les cadres de haut niveau comme Bernard, étaient incités à la mobilité ; l'entreprise espérait les décourager et les pousser au départ. Pour cela, les ressources humaines proposaient n'importe quoi à des êtres qui travaillaient de façon remarquable. C'était il y a dix ans. Que pense Vincent aujourd'hui de ces tragédies ? *Dernier travail* suit la réflexion de Vincent, qui évolue entre la première et la dernière page. Il y voit de plus en plus clair. Il met des mots sur les choses avant de faire ses cartons et de tirer sa révérence.

Habité d'humanité, grave, sans clichés, elliptique quand il le faut, classique dans sa forme, le roman a pour sujet le langage, les mots qui tuent et les mots justes. Depuis dix ans, Vincent a changé. Il est devenu un « RH de proximité ». Sa fonction a été redéfinie pour éviter que le carnage ne se poursuive dans l'entreprise, pour remettre « de l'humain dans les rouages », expression dont il perçoit la facticité, la médiocrité, la pauvreté par rapport à ce dont chacun a besoin, et à la grandeur de l'humain. Vincent est devenu un « arrondisseur d'angles ». Fufu, désormais retraité, avait donné aux DRH après les suicides la consigne suivante : « Il nous faut informer plutôt que former, convaincre plutôt qu'imposer, solliciter plutôt que commander. »

*Dernier travail* est à la fois l'histoire d'une dernière mission et le début d'une lucidité et d'une tranquillité nouvelles pour Vincent, et par ricochet pour ceux que Bernard a laissés derrière lui. Ce qu'accomplit Vincent en trois mois est considérable. Son dernier travail, ce sont les douze travaux d'Hercule.

Quelque chose d'autre démarre dans ces premières pages : « Pour la première fois, des dirigeants du CAC 40 sont sur la sellette. Mais rois de firmes commerciales, princes de grands groupes, capitaines d'industrie : pas d'illusion à avoir, on ne coupe plus la tête des monarques depuis deux siècles. Les multinationales ont remplacé les châteaux forts et sont mieux gardées qu'un donjon derrière leurs façades de verre. »

Il s'agit bien sûr du procès de France Telecom, devenu Orange. Thierry Beinstingel, écrivain prolifique qui s'est lancé dans des études de Lettres sur le tard, connaît ce délicat dossier : il fut DRH d'un grand groupe de télécommunications. Le procès a beau n'être qu'indirectement le sujet de *Dernier travail*, on y pense tout le temps, d'autant plus que le 30 septembre 2022 la justice vient de confirmer en appel le « harcèlement moral institutionnel » de France Telecom.

Parallèlement à ce procès à peine déguisé dans *Dernier travail*, et dont le lecteur est informé régulièrement dans le roman à travers ce qu'en disent les journalistes à la télévision ou dans les journaux, Beinstingel fait se rencontrer ses personnages. Tout se déroule harmonieusement, tout se range et trouve sa place grâce à Vincent, en lequel il est difficile de ne pas voir le double de l'écrivain.

Après avoir aidé Eve à obtenir le poste qu'elle mérite, le DRH bientôt retraité rencontre Francis, le frère de Bernard. Il veut comprendre pourquoi cet homme s'est suicidé sur son lieu de travail ; pour cela, il souhaite montrer à Francis la pièce minuscule, dont la fenêtre donnait sur un mur, dans laquelle l'entreprise avait cantonné Bernard. La réaction de Francis éclairera peut-être Vincent. Francis et Bernard étaient « inséparables » ; ils s'adoraient. Ils avaient mis au point « une langue fraternelle ». La peinture de leur complicité est sans caricature, et superbe. Lorsqu'il a appris le suicide de son frère, « Francis a débarqué avec un fusil dans l'entreprise. » Il a tiré sur les vitres du hall. Personne ne fut blessé mais tout le monde eut très peur. Francis a ensuite été considéré comme un « fou ».

Dix ans plus tard, cela va un peu mieux mais sa vie de famille demeure compliquée, ses accès de colère, fréquents. Francis est impulsif. Garde forestier, il guette les loups. C'est un solitaire et un homme qui ne parle pas pour ne rien dire, caractéristiques de la plupart des êtres dans le monde fictif de Beinstingel. La progressivité avec laquelle le lecteur découvre Bernard est délicate et habile. Francis est notre intermédiaire ; son frère apparaît à travers ses souvenirs. Bernard eut une enfance difficile. Lui et Francis avaient la même mère, mais pas le même père. La mère ne supportait pas Bernard : la vue de l'enfant lui rappelait « une erreur de jeunesse », si bien qu'elle en avait confié l'éducation à une grand-tante. À la mort de celle-ci, Bernard est venu vivre avec Francis chez sa mère, remariée depuis.

Francis avait six ans quand il a découvert l'existence de Bernard, âgé de onze ans. Bernard exaspérait sa mère. Il recevait des claques : « Il ravalait sa rage dans un grenier dans lequel il s'enfermait et qui devint bientôt son refuge et sa chambre. » Bernard donnait « toujours l'air de se ficher des situations et du monde alors qu'en réalité, c'était sa propre personne qu'il fuyait en permanence, et cela, seul Francis était capable de le comprendre, depuis qu'à 6 ans il avait vu débarquer ce frère, comprenant d'instinct qu'on ne lui laisserait aucune place dans la société. »

Un jour, les garçons ont appris la mort de leur mère. Elle était tombée à travers la verrière du grand magasin dans lequel elle travaillait. On ne leur a rien dit de plus, c'est étrange. Quand Francis découvre la petite pièce de l'entreprise où Bernard s'est tué, il imagine les pensées de son frère dans ses derniers jours. L'endroit lui rappelle le grenier dans lequel Bernard se réfugiait.

Un puzzle se dessine, se remplit au fil des pages. Vincent ne peut pas tout réparer mais il fait de son mieux. Francis et lui nouent une douce amitié ; Eve se plaît dans son travail. Les portraits que Beinstingel dresse d'elle et de sa cousine, Charlène, la fille de Francis, sont réussis. Ils captent les tics de langage, la coquetterie maladroite, le mimétisme de deux femmes jeunes, qui cherchent encore des mouvements, des intonations, des mots qui soient les leurs. *Dernier travail* : avant de quitter la scène, Vincent met de l'ordre, remet chacun debout, autant que possible. Et le lecteur n'a pas envie que Vincent s'en aille.

**Thierry Beinstingel, *Dernier travail*, Fayard, 256 p., 19 € (ebook : 14 €)**

**Virginie Bloch-Lainé**

CRITIQUE LITTÉRAIRE